

## **Gustave Lanctot et la Société Royale du Canada**

Pierre Savard S.R.C.

---

Numéro 48, 1993

URI : [id.erudit.org/iderudit/1015608ar](http://id.erudit.org/iderudit/1015608ar)

DOI : [10.7202/1015608ar](https://doi.org/10.7202/1015608ar)

[See table of contents](#)

---

### **Publisher(s)**

Les Éditions La Liberté

ISSN 0575-089X (print)  
1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

---

### **Cite this article**

Pierre Savard S.R.C. "Gustave Lanctot et la Société Royale du Canada." *Les Cahiers des dix* 48 (1993): 225–254. DOI : [10.7202/1015608ar](https://doi.org/10.7202/1015608ar)

---

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## Gustave Lanctot et la Société Royale du Canada

Par PIERRE SAVARD, s.r.c.

L'oubli dans lequel a sombré Gustave Lanctot, qui fut historien prolifique et Archiviste du Dominion, témoigne moins des limites de sa carrière et de ses travaux que des transformations radicales de notre vie culturelle depuis trois décennies. La manière d'écrire l'histoire, l'idéologie néo-nationaliste tant au Canada dans son ensemble qu'au Québec d'après 1960, le métier de haut fonctionnaire, tout a tant changé que les hommes de la génération de Lanctot semblent appartenir plus au 19<sup>e</sup> siècle qu'au nôtre. Par le biais de l'activité de Lanctot au sein de la Société Royale entre 1926 et 1946 surtout, nous essaierons de faire revivre et de faire comprendre une époque qui reste à la fois inscrite dans la nôtre et bien loin de nous.

### Les années d'apprentissage

Né à Saint-Constant de Laprairie en 1883, Gustave Lanctot grandit auprès d'un père instituteur devenu marchand<sup>1</sup>. Il fait ses études classiques au Collège de Montréal, songe un moment à l'état ecclésiastique<sup>2</sup>, puis s'inscrit finalement en droit à l'Université Laval à Montréal. C'est auprès

- 
1. Il y aurait une étude à faire sur les fils et les filles d'instituteurs et plus encore d'institutrices qui se sont orientés jeunes vers l'étude. Sur la famille Lanctot, voir l'article du regretté Jean-Jacques Lefebvre «Famille Lanctot» dans les *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, tome X, n° 1-2, janvier 1959.
  2. Comme il le confie à son neveu Hubert dans une lettre du 23 octobre 1936 (vol. 7). À moins d'avis contraire les lettres citées sont conservées dans le Fonds Lanctot aux Archives Nationales du Canada (ANC) MG30 D95, vol. 6, 7, 8 ou 9 selon le cas.

des avocats Lomer Gouin et Rodolphe Lemieux, grandes figures dans la vie politique du temps et piliers du parti libéral, qu'il fait sa cléricature. Reçu au barreau en 1907, Lanctot décide d'aller parfaire son éducation en Europe. Candidat malheureux au concours de la première bourse Rhodes offerte au Québec, il va passer l'année universitaire 1907-1908 à Londres à ses frais. Durant l'été suivant, il explore l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Il en conservera un attachement durable au mode de vie britannique dont il admire la liberté de pensée, de religion et de presse; le respect de la propriété, des goûts et des manières; le fair play; l'égalité devant la loi; l'esprit sportif; l'esprit de discipline; le sens des traditions; et, par dessus tout, l'unité dans la diversité des fortunes et des classes<sup>3</sup>. Rentré au Canada, il gagne sa vie comme journaliste pendant une année au *Canada* et à *La Patrie*. Il ne peut se présenter de nouveau à la bourse Rhodes parce qu'il a dépassé la limite d'âge. Rodolphe Lemieux et Lomer Gouin lui facilitent alors l'obtention de la bourse Strathcona grâce à laquelle il passera deux ans en Angleterre<sup>4</sup>. Pendant les années 1909-1910 et 1910-1911, il étudie la science politique et l'histoire à Oxford et à Londres. C'est alors qu'il fait la connaissance de son compatriote Marius Barbeau, étudiant en anthropologie à Oxford, avec lequel il restera lié et qu'il retrouvera plus tard à Ottawa<sup>5</sup>. Lanctot sait bien tirer parti de son séjour dans l'Ancien Monde. En 1911, il est capitaine de l'équipe canadienne de hockey d'Oxford

---

3. «Souvenir d'Oxford», s.d., (vol. 9).

4. Les Papiers Laurier aux APC contiennent quelques pièces utiles: lettre de recommandation de Mgr Bruchési à Laurier du 19 avril 1909; lettre de recommandation à Laurier du 12 septembre 1909 par Rodolphe Lemieux, auprès duquel Lanctot a été clerc durant trois ans; lettre de recommandation de Laurier à lord Strathcona, alors Haut Commissaire du Canada à Londres. En 1909, c'est Marius Barbeau de l'Université Laval à Québec qui a obtenu la bourse.

5. Barbeau évoque ces jeunes années dans son bel éloge de Lanctot lors de la remise de la médaille Tyrell à l'historien (texte publié dans les *Comptes rendus* de la Société Royale de 1943). Selon Barbeau, Lanctot a fait des recherches sur les Physiocrates lors de son séjour à Oxford.

qui remporte les championnats d'Angleterre, de Belgique et de Suisse avant de remporter celui d'Europe — en jouant 17 matchs en 21 jours et en faisant 104 buts contre 17<sup>6</sup>. Il passe les étés de 1910 et de 1912 à voyager et à observer le Vieux Continent, poussant des pointes dans les pays germaniques et jusqu'à Saint-Petersbourg. D'une plume alerte<sup>7</sup>, il noircit des carnets de voyage qui révèlent un esprit ouvert à l'Autre et une curiosité large<sup>8</sup>. En 1911-1912, Lanctot séjourne à Paris. Est-ce à cette époque qu'il découvre sa vocation d'historien de la Nouvelle-France<sup>9</sup>?

### Une carrière de fonctionnaire

À l'été de 1912, Lanctot est de retour à Montréal. Son rêve d'obtenir un poste de professeur à l'Université<sup>10</sup> ne peut se réaliser, mais ses relations lui facilitent l'accès aux Archives Publiques du Canada. Il y entre d'abord comme commis surnu-

6. Rapporté dans une coupure de presse non identifiée à l'occasion de sa nomination comme Archiviste du Dominion le 26 novembre 1937 (vol. 7).

7. Lanctot aime l'écriture: il fait du journalisme, taquine la muse à l'occasion, fonde et anime une revue culturelle à Ottawa; il se désolera toujours des mauvais écrivains.

8. Nous avons utilisé ces carnets manuscrits dans notre article «Voyageurs canadiens-français dans l'Allemagne de Bismarck et de Guillaume II» dans *Zeitschrift der Gesellschaft für Kanada Studien*, n° 1, 1983, p. 55 à 64. La production historique de Lanctot témoigne de sa grande facilité d'écriture. Sur son souci du style voir plus bas ses remarques sur la prose de Bernard. En 1939, il écrit à Roquebrune: «Vous êtes un des rares écrivains dont on puisse se permettre d'offrir les livres aux étrangers» (vol. 7).

9. Il n'est pas facile de retracer sa formation historique. Il a été exposé à l'histoire à Oxford; il suit sans doute des cours d'histoire à la Sorbonne. Est-ce alors qu'il y inscrit le sujet de thèse qui lui obtient le doctorat d'université en histoire? Quoi qu'il en soit, plusieurs années plus tard, *La Presse* du 12 octobre 1929 annoncera qu'il vient de se mériter la mention «très honorable» devant un jury formé des professeurs Hauser, Pagès et Bloch. Sa thèse sur *L'administration de la Nouvelle-France* sera publiée en 1929 chez Champion à Paris, et lui vaudra le Prix David de 1930. En cette même année, Lanctot sera invité à collaborer avec Chapais à la *Cambridge History of the British Empire*. Quatre ans plus tard, la Fondation Carnegie pour la paix lui confiera la maîtrise d'œuvre du collectif qui paraîtra sous le titre *Les Canadiens français et leurs voisins du Sud*.

10. Comme il le rappelle dans une lettre à Louise Saint-Pierre datée de 1958 et conservée dans le Fonds Lanctot du Centre de recherches en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.



méraire à la section française<sup>11</sup> et obtient la permanence le 1<sup>er</sup> octobre 1913. En 1915, il s'inscrit dans l'unité militaire d'Olivar Asselin. Il passe au 73<sup>e</sup> bataillon écossais de Montréal, commandé par le lieutenant-colonel Peers-Davidson, l'année suivante, et traverse outre-mer. Le jeune officier adresse une série de lettres de guerre à *La Patrie* à partir du 3 octobre 1916. En 1917 il devient membre de la Commission des archives de Guerre, puis se retrouve aide-directeur (sic) des Trophées de Guerre, (sic) en 1917. Son rang est à cette époque celui de capitaine. À part les trois années de guerre, la vie de Lanctot se déroulera à Ottawa et dans sa maison d'été de la Gatineau jusqu'à son déménagement à Montréal, bien après sa retraite.

Le 12 avril 1924, alors qu'il entre dans la quarantaine, l'archiviste épouse la jeune Marie Chauvin, fille de l'avocat Adolphe Chauvin, député de Terrebonne et cofondateur de la Société canadienne d'économie sociale de Montréal<sup>12</sup>. Lanctot devient ainsi le beau-frère de Édouard et de Jean Chauvin. Journaliste de carrière et poète à ses heures, Édouard (1894-1962) lancera en 1937 le *Photo-Journal*, promis à un grand succès, pour passer ensuite dans la fonction publique fédérale. Son frère cadet Jean (1895-1958) a servi en France dans la Légion Étrangère durant la Grande Guerre. Lui aussi journaliste, il sera rédacteur en chef de la *Revue Populaire* jusqu'en 1958. Il est l'auteur d'*Ateliers* (1928) et sa réputation de critique d'art le fera élire à la Société Royale; il en présidera d'ailleurs la section française. Beau-frère de journalistes et d'écrivains, Lanctot compte aussi une sœur poétesse: Albertine (1881-1966), qui fera carrière de copiste aux Archives

---

11. Libéral en politique, Lanctot n'en obtient pas moins un poste sous le gouvernement conservateur. À la fin de sa vie, il se plaira à souligner le paradoxe d'avoir été mieux traité par les conservateurs que par les libéraux, faisant sans doute allusion à ses difficultés de fin de règne comme Archiviste du Dominion. Au chapitre des relations de Lanctot, ajoutons que Laroque de Roquebrune est un ami intime du frère de Marie Lanctot. Le jésuite Jacques Cousineau qui sera étudiant à Paris à la fin des années 1930 est un cousin de Lanctot.

12. Marie Chauvin sera la fidèle compagne et l'assistante de son mari historien dans ses recherches, comme le rappelle W.I. Smith dans sa nécrologie de Lanctot publiée dans *The Canadian Historical Review*, vol. LVI, n° 4, décembre 1975, p. 508-509.

publiques du Canada. Le ménage Lanctot loge rue Daly dans la Côte-de-Sable à Ottawa, quartier traditionnel de la bourgeoisie canadienne-française depuis la Confédération. La table et la compagnie des Lanctot sont recherchées<sup>13</sup>.

Lanctot gravit allégrement les degrés de la fonction publique, bien servi par sa puissance de travail et son sûr instinct de survie bureaucratique. En novembre 1937, il succède à Sir Arthur Doughty au poste convoité d'Archiviste du Dominion, avec rang de sous-ministre. Malheureusement, son règne ne peut guère être mis au nombre des années glorieuses de ce service<sup>14</sup>. Après un bel essor au début du siècle et dans les années 1920, les Archives ont été éprouvées par la Crise. La Deuxième Guerre mondiale, qui déplace bien des priorités, freine encore plus l'expansion de l'organisme fédéral. Au surplus, les méthodes d'acquisition peu orthodoxes de l'Archiviste du Dominion nuisent à sa réputation. Après sa mise à la retraite, le colonel Colin Gibson, ministre dont relèvent les archives, en viendra même à lui interdire l'entrée des lieux<sup>15</sup>! Lanctot n'en laisse pas moins un excellent souvenir chez ses subordonnés<sup>16</sup>.

13. Le secrétaire particulier du premier ministre québécois Louis-Alexandre Taschereau, Ralph Benoît, a laissé des lettres étincelantes d'esprit sur les qualités d'accueil des Lanctot (conservées dans le Fonds Lanctot aux ANC).

14. Dans sa nécrologie de Lanctot citée plus haut, W.I. Smith qualifie l'ère Lanctot d'«inter-regnum» entre celle de Doughty et de Lamb.

15. Sur cette affaire, voir l'article de E. A. Kelly, «Bones of Contention: Gustave Lanctot's Pursuit of Jacques Cartier's Remains» dans *Archivaria*, 20, Summer 1985, p. 115. Signalons que dans le copieux Fonds Lanctot conservé aux Archives Nationales du Canada, les documents relatifs à la carrière administrative de Lanctot ne sont pas accessibles au chercheur. Dans ses papiers personnels, il a conservé des pièces qui montrent sa diligence à faire acquérir par Ottawa ou par Québec documents et pièces du patrimoine. Voir par exemple sa lettre énergique à Ralph Benoît (qui siège à la Commission des monuments historiques du Québec) en date du 29 décembre 1929 (vol. 6). Deux ans plus tard, Lanctot critique même dans la presse «l'incurie du Québec» (lettre de Benoît à Lanctot, 16 mars 1931, vol. 6).

16. Smith dans l'article cité et Roger Comeau «Gustave Lanctot, 1883-1975» dans *Archives*, vol. VII n° 2, mai-août 1975, p. 117-118. Comme d'autres, Comeau fait étudier Lanctot à l'Université de Montréal (pour l'Université Laval de Montréal), lui attribue la bourse Rhodes (qu'il n'a pu décrocher) et lui fait obtenir un doctorat avant 1912...

**«Le paladin de la vérité historique»<sup>17</sup>**

Quand, à la retraite, Lanctot peut enfin se livrer entièrement à l'histoire, il a déjà à son actif nombre d'articles dont plusieurs ont été réunis en volumes. Il s'est fait une réputation d'historien qui va aux sources et qui est doué d'un solide esprit critique. Peut-être peut-on lui reprocher une tendance à épouser des causes qu'il soutient à la manière d'un procureur implacable: ses titres mêmes en témoignent, tel *Faussaires et faussetés en Histoire canadienne*, ou encore *Filles de Joie ou Filles du Roi*? Un exemple de la manière historique de Lanctot nous est fourni par le «prière d'insérer» de son *Jacques Cartier devant l'histoire* publié aux Éditions Lumen à Montréal en 1947: «Devant le nombre des inexactitudes en circulation et l'importance de nouveaux renseignements mis à jour, il semble qu'une brève revue de la vie et de la carrière de Jacques Cartier s'impose afin de mettre en pleine lumière la compétence technique et la valeur morale du découvreur du Canada laurentien.» Tout Lanctot est dans ces lignes sans doute de son cru: souci de rétablir la vérité grâce à des documents inédits et de défendre des héros de la patrie. Si son étude sur Garneau de 1929 (rééditée et augmentée en 1946) est aujourd'hui un peu rejetée dans l'ombre, son *Administration de la Nouvelle-France* fait encore autorité. Entre 1959 et 1964, septuagénaire, Lanctot publie son magnum opus: l'*Histoire du Canada*, en trois volumes, qui couvre le Régime français. Deux autres volumes suivront, l'un sur le Montréal de Maisonneuve et l'autre sur la Révolution Américaine et le Canada. Ces publications, lancées dans une historiographie en plein renouvelle-

---

17. Le mot est de son ami Robert de Roquebrune qui ajoute: «Il n'a de repos que les dragons de l'erreur ne soient pourfendus et pantelants.» Reproduit par Comeau dans l'article cité.



ment, marquées d'une idéologie déjà peu à la mode et à l'enseignement d'une problématique peu innovatrice, ont vieilli vite<sup>18</sup>.

### Un libéral bon-ententiste

Carrière et œuvre de Lanctot s'éclairent par son caractère et son idéologie. Impétueux, il sait néanmoins calculer habilement ses chances. Un témoin dit de lui: «Il n'agit dans la vie que dans la mesure où ses actes peuvent lui être profitables»<sup>19</sup>. Ambitieux, il n'hésite pourtant pas à défendre ses opinions, fussent-elles impopulaires. Adorant la polémique et la cherchant même, il reste toujours dans les bornes de la courtoisie.

Un journaliste au *Droit* d'Ottawa de 1919 à 1923, Harry Bernard a connu et observé Gustave Lanctot. Dans ses *Mémoires inachevés* rédigés vers 1970, il brosse un portrait bien enlevé de l'archiviste historien alors dans la trentaine:

18. Marcel Trudel (dans les tomes parus de son *Histoire de la Nouvelle-France*) ne ménage pas Lanctot dont il trouve les théories trop hasardeuses. Lanctot est traité avec plus de sympathie par les historiens Zoltvany et Dickinson dans le *Dictionnaire des Œuvres littéraires du Québec* (tomes 2,3, et 4). Dans les pages qu'il consacre à Lanctot dans le *Guide d'histoire du Canada* publié aux Presses de l'Université Laval en 1969 (p.35 à 37), Serge Gagnon fait commencer la recherche historique «scientifique» avec Lanctot et il suggère des raisons du discrédit de son œuvre: l'historien est iconoclaste, pas assez nationaliste canadien-français, et il œuvre hors de l'université. Ces pages sont parmi les rares consacrées à Lanctot, avec celles que je réserve à cet auteur dans le deuxième tome de l'*Histoire de la littérature française du Québec* de Pierre de Grandpré, publié à Montréal en 1969 également. Dans sa grande synthèse sur les historiens de la Nouvelle-France, Gagnon s'arrête à 1920; et son livre en anglais sur le 20<sup>e</sup> siècle est formé de *membra disjecta* où Lanctot n'est qu'évoqué. Fernand Ouellet, pour sa part, a publié en ces dernières années des articles richement documentés et incisifs sur notre historiographie depuis François-Xavier Garneau jusqu'à nos jours dans les *Mémoires* de la Société Royale, la *Canadian Historical Review* et *Recherches Sociographiques*. Mais l'esprit de système l'amène à pourchasser les historiens «racistes» avant 1960 et à célébrer les artisans de l'histoire dite sociale après cette date. Lanctot, qui se classe mal dans l'une ou l'autre catégorie, est encore une fois ignoré.

19. Lettre du 21 juin 1938 de Théodore Beauchesne à son frère Arthur dans les Papiers Arthur Beauchesne conservés aux ANC (vol. 4). Théodore Beauchesne est au service des Archives publiques du Canada depuis le début du siècle. Sa carrière se déroule à partir de 1906 à Paris où il est responsable du service des archives canadiennes qui dépend alors du Bureau de Londres. Il a épousé une Française. Les Beauchesne connaissent bien Lanctot.



«Chez lui au journal, l'historien Gustave Lanctot, alors aux services français des Archives nationales, nous rendait visite chaque semaine ou presque. Il arrivait sans crier gare, court et d'épaules larges, propre, la mince moustache noire effleurant la lèvre, l'œil vif et rieur, et c'était relâche générale. Il s'intéressait aux journalistes, causait avec eux, cherchant ceux qui montraient des dispositions pour les lettres. Il publia un temps une modeste feuille littéraire, pour laquelle il acceptait de la collaboration sans se faire prier, en prose ou en vers. Il glana chez nous ce qu'il put et je me rappelle lui avoir remis deux poèmes fantaisistes, intitulés «Les Chinois» et «Trois gros rats gris». Lanctot ne payait pas les textes, en ayant assez, je crois, de défrayer l'imprimeur. Il nous mettait le pied à l'étrier, nous encourageait et corrigeait. Il resta de mes amis, et c'était un plaisir de le retrouver à la Société royale du Canada, où il entra dix-sept ans avant moi. Il m'accueillait chaque fois avec une gentillesse qui ne se démentit jamais, m'écrivait de temps à autre, m'envoyait ses livres au fur et à mesure de leur parution. Il est à mon sens, parmi nos historiens, l'un des plus clairs et des plus lisibles, des plus savants.<sup>20</sup>»

Les positions de Lanctot sont celles d'un intellectuel qui a grandi dans le petit monde du parti libéral du tournant du siècle: il a vingt ans à l'apogée de Laurier. Foncièrement canadien-français de culture et placé par les circonstances dans la capitale de la Confédération, il s'efforce de jouer un rôle de relais entre les deux «races». D'une part, il sait quoi dire aux Canadiens anglais et comment le dire sans sacrifier ses convictions. D'autre part, il dénonce sans répit ce qu'il qualifie d'étroitesse d'esprit chez ses compatriotes canadiens-français qui refusent de jouer le jeu du Canada. Il reste bien imperméable au renouveau nationaliste du début du siècle qu'incarne un

---

20. Dans *Le Beffroi, Revue philosophique et littéraire*, XV, septembre-novembre 1991, (Trois-Rivières), p. 44-45. La revue à laquelle fait allusion Bernard est *Les Annales* mentionnée plus bas dans notre texte. Ce périodique paraît sous les auspices de l'Institut canadien-français d'Ottawa de janvier 1922 à 1925. Publié en Ontario, il ne figure donc pas à l'indispensable répertoire sur *La Presse québécoise des origines à nos jours* de Beaulieu, Hamelin et al.

Lionel Groulx. Catholique pratiquant et intéressé aux relations de l'Église et de l'État, il n'a cependant rien de l'ultramontain: il se réclamerait plutôt de la tradition de Lacordaire et de Montalembert. Admirateur inconditionnel des institutions et des mœurs britanniques, il se montre francophile impénitent en matière de culture. Durant les deux guerres mondiales, son attachement à la France se manifeste par l'oral et par l'écrit de façon vigoureuse<sup>21</sup>.

### Le critique de Groulx

Toute une tradition nous a habitués à voir en Groulx et en Chapais les deux grands protagonistes du champ historiographique canadien-français dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>. Il faut cependant nuancer le tableau. Bien sûr, Groulx se pose en s'opposant à Chapais depuis ses cours à l'Université Laval de Montréal jusqu'à son cri fameux au congrès de Québec en 1937, pour ne rien dire de son article sans aménité de la revue *Liaison* en 1946. Mais Lanctot, pour sa part, a trouvé en Groulx, dès les années 1920, sa tête de Turc historiographique. Dans le numéro de décembre 1920 de *La Revue Moderne*, Lanctot critique sévèrement *Lendemain de conquête*. Tout en concédant à Groulx du talent littéraire, il lui reproche de manquer de méthode historique; selon lui, l'abbé-historien pêche par «provincialisme» en faisant de «l'atavisme de la race (...) l'explication de toute chose.» Quatre ans plus tard, Lanctot juge sans ménagement *Notre maître le passé*: il reproche à

21. Dès 1940, il participe au programme du Service d'information «O Canada» (Claude Melançon à Lanctot, 5 novembre 1940, vol. 8). Gaulliste, il prend ses distances de Ristelhueber qui, selon lui, cherche «à jouer la carte de la prétendue combine Pétain-Darlan» (Lanctot à Benoît, 4 décembre 1942). Il défend l'internement sans procès de Camilien Houde «conspirateur en train de trahir son pays» avec la complicité du consulat d'Italie (Lanctot à Raymond, 30 septembre 1942). En janvier-mars 1943, il publie dans la *Revue de l'Université d'Ottawa* un article repris en brochure intitulé «Trois ans de guerre 1939-1942» (Montréal, Ducharme, éd. 1943, 32 pages) où se révèle son appui inconditionnel à la politique des Alliés. On trouve un bilan intéressant de son attitude dans sa lettre du 7 juin 1945 à Brugère, ministre de France (vol. 8).

22. Par exemple Berger, *The Writing of Canadian History*, Toronto, Oxford University Press, 1976, p. 181-183.



l'historien de parler plus du présent que du passé, quitte à idéaliser celui-ci pour abaisser celui-là<sup>23</sup>.

Dans une lettre de 1926 au sénateur F. L. Béique, Lanctot résume l'œuvre de Groulx: «Les hommes politiques n'ont commencé à comprendre le sens de notre destinée que vers 1910, date qui coïncide avec ses premiers écrits. À Papineau, il reproche de s'être éloigné de l'Église; aux pères de la Confédération, d'avoir été des fantoches imbéciles roulés par leurs confrères anglais. Quant à Laurier, c'est un grand traître de notre histoire. Sa théorie est qu'il faut haïr vigoureusement l'Anglais, être malfaisant, et rester dans notre coin en admiration devant le miracle de notre survivance qui s'est fait en dépit des chefs. Aujourd'hui enfin seulement, l'horizon s'éclairerait parce qu'il s'est trouvé des animateurs (quelle modestie) qui ont révélé au peuple la route de la Terre promise»<sup>24</sup>. Ces coups de boutoir de Lanctot lui valent des félicitations; Hector Garneau, par exemple, se réjouit de le voir dire son fait à l'abbé Groulx, «l'historien nationaliste des Canadiens-français».<sup>25</sup>

Certes, il peut arriver à Groulx et à Lanctot de se retrouver du même côté de la barricade... avec Dollard des Ormeaux! Quand, dans un article de la *Canadian Historical Review* publié en 1932, l'historien Adair de McGill relègue Dollard au «museum of historical myths», Lanctot se porte, dans la même revue, à une défense nuancée de ce héros de Groulx<sup>26</sup>. George W. Brown de Toronto le rassure à cet égard: «The general

23. Compte rendu en anglais dans un périodique non identifié dans le Fonds Lanctot, (vol.7).

24. Lanctot à Béique, 15 février 1926 (vol. 6). Dans la même lettre, Lanctot soutient que l'Institut catholique de Paris a refusé une série de conférences de Groulx que l'on juge trop gallophobe. Il fait aussi état de la piètre opinion de l'archevêque Bruchési sur Groulx. Dans certains cercles libéraux on s'inquiète fort des menées de Groulx. Après le congrès de la langue française de 1937 où Groulx a lancé son appel à la jeunesse, Théodore Beauchesne, de France, trouve le clergé de plus en plus encombrant. Le fait que la campagne de l'abbé Groulx soit «suivie avec sympathie par Moscou (...) ouvrira peut-être les yeux à quelques-uns», souhaite-t-il! Théodore à son frère, 19 juillet 1937, ANC Fonds Arthur Beauchesne (vol. 4).

25. Hector Garneau à Gustave Lanctot, 24 novembre 1938 (vol. 7).

26. Berger, *op. cit.*, p. 183. Voir aussi Fernande Roy, «Une mise en scène de l'histoire. La fondation de Montréal à travers les siècles» dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 46, n° 1 (été 1992), p. 27.



impression seemed to be that you had the better of the argument»<sup>27</sup>. De Paris, Edmond Buron aussi le félicite là-dessus<sup>28</sup>.

La guerre ravive les rivalités. À la fin de 1942, le *Droit* d'Ottawa publie des lignes de Groulx qui ne sont pas du sentiment de Lanctot. L'Archiviste du Dominion écrit à son ami l'oblat Georges Simard: «[L'article est] bourré de mensonges historiques disséminés par l'abbé Groulx, chez qui le talent n'a d'égal que le préjugé, poussé au point qu'il est devenu le Raynal canadien»<sup>29</sup>.

Dans les années 1950 encore, les deux vieux rivaux ne désarment pas. Lanctot menace de se désabonner de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* qui, selon lui, ferait preuve d'un parti pris systématique face à ses écrits. Groulx répond sans répondre tout en protestant de sa bonne foi et de la stricte indépendance des auteurs de comptes rendus<sup>30</sup>. Lanctot apprécie à la fois la «franchise» et «l'habileté de la formule» de la lettre. «J'incline à croire, précise-t-il, que ce qui nous différencie dans notre métier, c'est uniquement nos disciplines. Ancien professeur, vous envisagez l'histoire comme une leçon, c'est-à-dire une mission où vous mettez du sentiment. Au contraire, fidèle à ma formation juridique, je la considère comme une enquête, c'est-à-dire, comme une reconstitution du passé qui doit cerner (sic) une totale objectivité»<sup>31</sup>.

S'ils participent à une culture plus commune qu'ils ne veulent l'admettre, tout semble séparer Lanctot et Groulx. Le premier adore la polémique virile et ferraille à visière levée; il cherche même la confrontation publique. Le second a été longtemps l'homme des pseudonymes et de l'action discrète. L'abbé reste aussi le professeur de collège qui monologue et

27. Brown à Lanctot, 10 août 1932 (vol. 6).

28. Buron à Lanctot, 23 juin 1932 (vol. 6).

29. Lanctot à Simard, 31 décembre 1942 (vol. 8).

30. Groulx à Lanctot, 6 octobre 1952 (vol. 8).

31. Brouillons de lettre de Lanctot à Groulx, daté du 14 octobre 1953 (vol. 8).

s'entoure de disciples dociles. Lanctot recherche plus l'échange entre égaux. Pour le prêtre-historien et le maître à penser de la jeunesse, Lanctot est de ceux qui croient aux chimères irréalisables des politiciens de 1867. Pour Lanctot, l'abbé de Montréal est un esprit étroit. Un témoin des années 1930 raconte que lorsque Groulx croisait l'archiviste dans les corridors de l'édifice des archives de la rue Sussex à Ottawa, ils évitaient de se saluer<sup>32</sup>.

Pourtant, leurs profondes divergences n'empêchent pas les deux hommes de garder des rapports qui, avec le temps, deviennent presque amicaux. En 1926, Groulx a assuré Lanctot qu'il appuyait sa candidature à la Société Royale. En 1934, Lanctot presse Groulx, sans succès, de collaborer au projet de la Fondation Carnegie sur l'histoire des relations canado-américaines. En 1937 Groulx félicite Lanctot de sa nomination comme Archiviste du Dominion. Onze ans plus tard, il adresse ses vœux au nouveau président de la Société historique du Canada. En 1956 et 1957, les deux historiens se réconfortent au moment de leurs ennuis de santé. En 1959 a lieu un débat houleux autour d'un projet de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec de célébrer le deuxième centenaire de la bataille d'Abraham. Lanctot souligne publiquement l'incongruité d'un tel geste; Groulx lui dit son accord et il en profite pour décerner à son vieux critique un brevet de patriotisme: «Je vous ai

---

32. Selon le témoignage d'un habitué des Archives, l'historien A. L. Burt, dans son journal cité par L. H. Thomas, *The Renaissance of Canadian History. A Biography of A. L. Burt* (Toronto, University of Ottawa Press, 1975, *passim*). Notre regretté collègue des Dix, Séraphin Marion, était très lié à Lionel Groulx. Nous lui avons fait part de ce fait dont il n'a pas nié la vraisemblance. Lanctot et Groulx ne pouvaient pourtant s'éviter à la Société Royale où Groulx a été admis en 1918 et dont il démissionne en 1952. L'abbé est présent aux réunions annuelles de 1928, 1930 et 1932, par exemple, même s'il ne présente, durant toutes ces années, aucune communication. En 1949, la Société lui décerne la médaille Tyrell *in absentia*; on le qualifie alors de «plus grand historien du Canada français» (*Mémoires et comptes rendus de la Société Royale du Canada*, p. 49). Dans le tome premier de ses *Mémoires*, Groulx raconte avec force sous-entendus et insinuations son élection de 1918. Dans le tome troisième, il donne sa version de l'affaire Harvey... Il n'est pas facile de retracer les rapports de l'abbé-historien avec la Société Royale car les Archives de la Société sont bien maigres sur la période.

toujours rangé du côté du Canadien français normal» déclare l'historien nationaliste<sup>33</sup>.

### À l'assaut de la Société Royale

En 1923, la Société Royale est à la recherche d'un secrétaire de langue française vivant à Ottawa. Cédant aux «sollicitations pressantes» de Marius Barbeau, lui-même trésorier de la Société, Lanctot accepte de poser sa candidature. Il n'est pas élu. Revenant à la charge, Barbeau propose son élection en plénière. Rarement utilisée, cette procédure permettrait de court-circuiter l'élection par les pairs de la Section en soumettant une candidature exceptionnelle à l'acceptation par l'ensemble de la Société, toutes disciplines confondues. Rodolphe Lemieux, alors président de la Société, refuse par crainte d'établir un précédent<sup>34</sup>.

Deux ans plus tard, Lanctot décide de se présenter de nouveau au siège laissé vacant par la mort d'Alfred De Celles. L'archiviste possède alors une bonne réputation d'animateur littéraire. Fondateur d'un périodique sous le titre de *Les Annales: Lettres, Histoire, Sciences et Arts*, il a publié aussi des articles de critique littéraire, des récits de voyage, voire des poèmes dans le quotidien *le Droit* et dans *la Revue Moderne*. En 1924, il a donné une communication historique au congrès annuel de la Société historique du Canada. À la Société Royale, il a présenté une communication, restée inédite, lors de la réunion annuelle de 1919. Enfin, il a sous presse une étude sur l'historien François-Xavier Garneau qui paraîtra au début de 1926, soit juste avant l'élection<sup>35</sup>. La candidature de Lanc-

33. Tiré du dossier de la correspondance Groulx-Lanctot conservé au Centre de recherche Lionel Groulx à Outremont.

34. C'est la version des événements que Lanctot donne deux ans plus tard, dans une lettre à Thomas Chapais en date du 15 décembre 1925 (vol. 6). Un membre élu en plénière doit recueillir l'assentiment de chacune des cinq sections (ramenées à trois dans les années 1960). Les trois élus de 1924 sont Francis-J. Audet d'Ottawa, Paul Morin de Montréal et l'abbé Henri Simard de Québec.

35. Le 30 janvier 1926, Pierre-Georges Roy remercie Lanctot de l'envoi de son livre et souhaite que l'ouvrage lui ouvre les portes de la Société (vol. 6).



tot est proposée par Édouard Montpetit de Montréal et appuyée par Aegidius Fauteux, bibliothécaire à la Bibliothèque Saint-Sulpice de Montréal, et Marius Barbeau, du Musée de l'Homme à Ottawa. Ces trois membres de la Société connaissent Lanctot depuis longtemps pour l'avoir côtoyé durant ses années d'étudiant à Montréal, à Oxford ou à Paris<sup>36</sup>. Fauteux assure son ami qu'il va s'occuper de «mousser» sa candidature auprès des membres de Montréal et de Québec. À cet effet, le bibliothécaire se multiplie auprès des électeurs: il écrit à Pierre-Georges Roy à Québec, rencontre Montpetit, téléphone à Victor Morin, obtient l'appui précieux d'Antonio Perrault puis celui de l'«imprévisible» chanoine Chartier<sup>37</sup>. Chapais avait prévenu Lanctot à la mi-décembre: «Soignez Montréal où vous aurez peut-être le mauvais vouloir». «Si difficultés il y a, ce ne pourrait être que d'un groupe», ajoute l'historien de la Vieille Capitale<sup>38</sup>. Les Québécois ont présenté Louis-Philippe Geoffrion, le linguiste de la Société du Parler français, et des Montréalais ont ramené Arthur Saint-Pierre, candidat depuis plusieurs années. Lanctot et Geoffrion sont élus en avril 1926.

### Tribulations et consolations au Prix David

Lanctot a été élu grâce à des amis fidèles comme Fauteux. Il a aussi publié à point nommé sur François-Xavier Garneau le livre qui est la condition exigée des candidats. En effet, une règle non écrite veut qu'on soit l'auteur d'au moins un livre

36. Fauteux (1876-1941) est admis au barreau en 1903 mais préfère le journalisme à la pratique du droit. De *la Patrie*, il passe à *la Presse* dont il est rédacteur-en-chef de 1909 à 1912. Entre 1912 et 1931 il est directeur de la bibliothèque Saint-Sulpice puis il dirige la Bibliothèque de la ville de Montréal jusqu'à sa mort. Élu en 1918 à la Société Royale, dont il présidera la section I, il recevra la prestigieuse médaille Tyrell de la Société en 1938 pour son œuvre historique. Membre des Dix dès la fondation, il a été fait docteur d'honneur de l'Université de Montréal en 1936.

37. Fauteux à Lanctot 11 décembre, 25 décembre, 8 janvier 1926 (vol. 6).

38. Chapais à Lanctot, 19 décembre 1925 (vol. 6). Dans une lettre à Lanctot du 19 janvier 1926, Chartier, vice-recteur de l'Université de Montréal, fait état de pressions de la part de *l'Action française* pour empêcher la publication dans *la Revue trimestrielle* d'un article de Lanctot. C'est sans doute de ce côté que vient l'opposition à la candidature de Lanctot.

pour être élu à la Société. L'histoire d'une publication *in extremis* par l'abbé Arthur Maheux montre bien qu'on ne pouvait se soustraire à cette règle. En 1943, les amis de l'abbé québécois, qui avaient tout mis en œuvre pour le faire élire, s'avisèrent tout à coup que leur candidat n'avait pas publié de livre. L'abbé se plaira longtemps à raconter malicieusement qu'il avait alors ramassé du fonds de ses tiroirs quelques conférences, dévalé la Côte du Palais et fait faire *presto* un livre aux presses de l'Action Sociale de Québec! Si Gustave Lanctot, pour sa part, a lui aussi publié son livre à la onzième heure, il éprouvera quelque déception. L'ouvrage, imprimé à Toronto chez l'éditeur anglophone Ryerson Press, est criblé de coquilles. Candidat au prix David en 1925, Lanctot a été éliminé par les Édouard Montpetit et les Camille Roy, membres du jury, son ouvrage ayant été jugé trop court quoique excellent<sup>39</sup>. Un membre du jury, le colonel-historien William Wood, aurait suggéré sans succès qu'une mention soit accordée à Lanctot<sup>40</sup>. La déception de Lanctot est d'autant plus grande que pas moins de six auteurs remportent un prix dans la section française des prix littéraires du Québec de l'année 1926: Antoine Bernard pour *La Gaspésie au soleil*; Arthur Saint-Pierre pour *Le problème social*; L. P. Geoffrion pour *Zigzags autour de nos parlers*; Robert Choquette pour *À travers les vents*; Harry Bernard pour *La Terre vivante* et Paul de Martigny pour *Mémoires d'un reporter*. Lanctot éprouve bien du dépit de n'avoir rien obtenu. Bernard, rappelle-t-il amèrement, a déjà été deux fois lauréat du David. Au surplus, il publie des livres pleins de fautes de

39. La biographie, qui apporte du neuf par rapport à celles vieillies de Chauveau et de Casgrain, sera rééditée en 1946 chez Fides dans le sillage du centenaire de l'*Histoire du Canada*. Sur le contexte de cette étude voir notre article: «Les rééditions de l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau devant la critique, 1913-1946» dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 28, 1974-75, n° 4, p. 539 à 553.

40. Lanctot à Victor Barbeau, 28 décembre 1926 (vol. 6). Dans cette lettre amère, Lanctot raconte ses mésaventures de candidat malheureux au Prix David.

français, de barbarismes et de contresens<sup>41</sup>. Quant au frère Antoine Bernard, c'est pour Lanctot un vulgaire plagiaire qui, pour un article sur Bourdages dans le *Canada français*, a copié une étude de Francis-J. Audet de la Société Royale<sup>42</sup>.

L'archiviste-historien se consolera de ses déboires en se faisant élire secrétaire de langue française de la Société Royale à l'assemblée annuelle de juin 1926 et, au même moment, secrétaire de la Société historique du Canada<sup>43</sup>.

La rebuffade du Prix David de 1926 n'est qu'un épisode isolé. Lanctot cherche volontiers les signes de reconnaissance et il en sera comblé durant sa carrière: Prix David en 1930 pour son ouvrage *l'Administration de la Nouvelle-France* et de nouveau en 1963 pour son *Histoire du Canada*; prix Champlain en 1961 du Conseil de la Vie française en Amérique; médaille Tyrell de la Société Royale (après Chapais, Pierre-Georges Roy, Fauteux, Massicotte, et avant Groulx); présidence de la Société Royale du Canada, de la Société historique du Canada et de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique. Lanctot a aussi été fait chevalier de la Légion d'honneur, docteur d'honneur de l'Université d'Ottawa et professeur émérite à cette université où, pendant plusieurs années, il a donné des cours de méthodologie historique. En 1964, c'est l'apothéose: à la réunion annuelle de la Société Royale, un texte de l'historien américain John C. Rule est lu (par Lanctot lui-même) qui brosse un survol de l'historiographie canadienne-française en s'attachant au 20<sup>e</sup> siècle. Lanctot y est qualifié de

41. *Loc. cit.* Harry Bernard (1898-1979) est rédacteur et correspondant parlementaire au *Droit* d'Ottawa de 1919 à 1923 alors qu'il a l'occasion de rencontrer Lanctot. À partir de 1923, il est directeur et rédacteur du *Courrier de Saint-Hyacinthe* jusqu'en 1970. Il sera élu à la Société en 1943. La critique contemporaine est moins sévère que celle d'autrefois sur son œuvre si on en juge par les analyses du *Dictionnaire des Œuvres Littéraires du Québec* (tome 2). Lanctot ne peut supporter les romans de Bernard et de Groulx. Il écrit à son ami Roquebrune le 6 juin 1932: «Et vous, qu'avez-vous sur le métier? Un roman qui nous sauve de la honte de l'*Appel de la race* et des romans d'Harry Bernard?» (vol. 6).

42. *Loc. cit.*

43. Lanctot à Trueman de Mount Allison University, 26 juin 1926 (vol. 6).



«peut-être l'artisan de l'histoire le mieux équilibré et le plus compétent» (p. 101). Plus loin, Lanctot est loué avec Trudel et Frégault pour avoir dépassé le niveau des polémiques de l'ère de Groulx et il est qualifié de précurseur de la nouvelle historiographie (p. 103). Par contre, faut-il préciser que ses positions ne faisaient point de lui un candidat pour la médaille de l'Académie canadienne-française ni pour le prix Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal...

### Trois décennies dans l'histoire de la Société Royale

Dans les années 1920, 1930 et 1940, la quarantaine d'intellectuels canadiens qui constituent la Section I de la Société Royale sont invités à se retrouver chaque année à la réunion de la Société qui a lieu, au printemps généralement, sur un campus universitaire<sup>44</sup>. Les frais de déplacement assumés par les membres (ou dans certains cas par leur employeur) et l'âge avancé de certains «membres honoraires», font que peu de Canadiens français participent à la réunion. Bien entendu, si la rencontre a lieu à Montréal, Québec ou Ottawa, la participation francophone s'accroît sensiblement. Par exemple, l'année de l'anniversaire de la découverte du Canada par Cartier voit un congrès triomphal et mémorable dans le Vieux Québec, tandis qu'à l'occasion du tricentenaire de Montréal, les Montréalais des deux groupes linguistiques se surpassent en matière d'hospitalité.

Durant ces années, la Société ne s'ouvre pas à tout venant et ce malgré le niveau relativement élevé des impétrants. C'est que les élus doivent obtenir la majorité des voix exprimées. Ceci ouvre la voie à l'obstruction pour des questions d'hu-

44. Les paragraphes qui suivent sont fondés sur le dépouillement des comptes rendus et des mémoires annuels de la Société Royale pour les années 1920 à 1950. Rappelons que la Section I s'appelle aujourd'hui Académie des lettres et des Sciences humaines. Une histoire de la Société Royale est en préparation: elle comblera un grand vide dans l'histoire culturelle du Canada. Voir aussi l'article de Yves Lamarche «Le champ intellectuel et la structure de ses positions: l'exemple de la Société Royale du Canada» dans *Sociologie et Sociétés*, tome VII, 1. On y trouve des données et des observations utiles.

meur, d'incompatibilité de caractères, et de rivalités entre Montréal, Québec et Ottawa (les «régions» chères à la littérature des années 1920 comme Sherbrooke ou la Mauricie ne sont jamais mentionnées...). Nous avons vu qu'en 1923 les trois nouveaux membres sont respectivement d'Ottawa, de Montréal et de Québec. L'année suivante dans trois postes également ouverts, on élit le frère Marie-Victorin et l'abbé Arthur Lacasse de Montréal, de même qu'Arthur Beauchesne d'Ottawa. L'année 1925 ne voit pas de nouveaux membres tandis que Louis-Philippe Geoffrion de Québec et Gustave Lanctot d'Ottawa remportent les deux places ouvertes en 1926. Quinze ans plus tard, en 1938, il n'y a pas d'élu mais l'année suivante deux candidats sont élus pour trois fauteuils. À titre de comparaison, en 1947 quatre fauteuils sont mis aux voix pour donner deux élus: Gabrielle Roy et Maurice Lebel. En 1945, pour trois sièges ouverts, il y a un élu: Mgr Félix-Antoine Savard. Il est vrai qu'en 1946 a lieu la création de l'Académie canadienne-française. Les candidats peuvent se livrer à la sollicitation jusqu'en 1938, année où cette pratique est interdite.

Les mémoires de la Société ne reproduisent qu'une partie des travaux lus par les membres. Dans les années 1930, ils fournissent la liste complète des communications avec un court résumé de chacune. Ainsi, on voit qu'en 1932, 20 travaux ont été lus par les membres eux-mêmes ou par un collègue, dont 12 figurent *in extenso* dans les mémoires. En 1937, 13 des 15 communications lues sont reproduites contre 16 sur 24 l'année suivante. 1939 est une année faste qui voit le congrès annuel de la Société se tenir au Jardin Botanique de Montréal: 16 des 21 communications lues obtiennent l'honneur de la publication. La Section I dispose d'un comité de publication élu chaque année et qui a le dernier mot sur la question.

### **Un intellectuel omni-présent**

On a vu que Lanctot, dès son élection à la Société Royale en 1926, a été choisi comme secrétaire de l'organisme. À ce titre, il est responsable des tâches administratives comme

celles liées à l'élection de nouveaux membres. Lui incombe aussi l'administration de l'activité de publication de la Société. Ses rapports de secrétaire sont des plus succincts. Il garde son poste jusqu'en 1936, quand Arthur Beauchesne lui succède. Séraphin Marion sera le premier «secrétaire correspondant» de langue française et responsable des publications en cette langue, poste qu'il occupe de 1940 à 1952<sup>45</sup>. Dans les années 1920 et 1930 Lanctot publie dans *The Canadian Magazine*, dans le *Canadian Geographical Journal*, et dans la *Canadian Historical Review* sans compter les *Mémoires* de la Société Royale et le *Rapport* annuel de la Société Historique du Canada. Après 1940, on trouve des articles de lui surtout dans la *Revue de l'Université Laval* et dans *Culture* (de Québec).

En 1926 Lanctot est élu secrétaire de la Société historique du Canada (Canadian Historical Association). Fondée en 1922, cet organisme qui regroupe historiens professionnels et amateurs succède à la Historic Landmarks Association. Dès 1924, Lanctot présente une communication sur les débuts du christianisme en Louisiane lors du congrès annuel de la Société. L'archiviste-historien sera le plus actif des Canadiens français à la Société entre sa fondation et 1951. De 1924 à 1951 il ne présente pas moins de onze communications<sup>46</sup>. Il sera élu président en 1941 comme l'avaient été Thomas Chapais en 1926, Rodolphe Lemieux en 1930 et Francis-J. Audet en 1935.

La Société historique passe à ses débuts pour un château-fort anglophone, ce qui n'a rien pour attirer et retenir les historiens canadiens-français. On raconte même qu'à la première réunion de la Société un incident eut lieu qui resta dans

---

45. Il y a un malaise à la Société à la fin des années 1930 parce que la tâche de secrétaire général est assurée par un unilingue anglophone, E.W. R. Stacie. À titre de compromis, on nomme deux secrétaires honoraires, Stacie et Marion, alors que Stacie conserve son poste de secrétaire exécutif.

46. Les historiens francophones ne présentent guère plus qu'une communication à la Société mis à part Lanctot et Audet, auteur de cinq exposés. Léon Gérin et Aristide Beaugrand-Champagne y apparaissent deux fois et Mgr Arthur Maheux y parle trois fois.



les mémoires: le seul Canadien français à présenter une communication devait prendre la parole après deux ou trois communications en anglais; il avait à peine ouvert la bouche qu'un membre de langue anglaise proposa brusquement que le travail en français fût considéré comme lu<sup>47</sup>. Élu secrétaire bilingue d'une Société qui se veut officiellement ouverte aux deux groupes linguistiques, Lanctot s'efforce d'attirer des conférenciers francophones aux congrès qui se tiennent à travers le Canada. Sa fonction de secrétaire de la Société historique, qu'il cumule avec celle de la Société Royale, en fait un personnage incontournable pour ceux qui ont des rapports avec ces deux organismes. Au Canada anglais, Lanctot est perçu comme l'homme qui peut combler le fossé entre les deux groupes linguistiques. En 1927, il prononce trois conférences à l'Alliance française de Toronto sur la littérature canadienne-française. W.L. Grant, Headmaster du Upper Canada College de Toronto, lui écrit: «In my opinion, the much needed Entente Cordiale will never go very far with the ordinary Curé-ridden Bleu; he takes his ideas ready made; but there is an infinity to be done in interpreting French Canada to us by such men as yourself; just as there is an infinity to be done in showing Quebec that we of Ontario are by no means all dyed-in-the-wool «Orangistes»<sup>48</sup>. Lanctot est enchanté d'avoir été invité dans la Ville-Reine. «I must confess it has always been with me a kind of distant dream tinged with pride to lecture some day in Toronto», répond-il à son sympathique correspondant. Sur

47. C'est ce que raconte Aegidius Fauteux à Lanctot dans une lettre du 30 mars 1927 (vol. 6). Il s'agit sans doute de la communication du juge Prud'homme de Saint-Boniface qui s'est beaucoup penché sur l'histoire des francophones de l'Ouest canadien. Lanctot s'était plaint à Fauteux de la difficulté de recruter des auteurs de communications venant du Canada français.

48. Grant à Lanctot, 22 octobre 1927 (vol. 6). Fils de George Munro Grant, un ministre presbytérien qui fut principal de Queen's et président de la Société Royale en 1900-1901, William Lawson Grant (1872-1935) enseigne l'histoire coloniale à Queen's de 1900 à 1917 alors qu'il devient Headmaster du Upper Canada College jusqu'en 1935. Membre de la Société Royale en 1911, W.L. Grant est connu pour ses éditions des *Voyages* de Champlain et de l'*Histoire de la Nouvelle-France* de Lescarbot.

sa lancée, il lui suggère de dire un bon mot à propos de son étude sur Garneau, qui n'a pas reçu au Québec l'accueil qu'elle mérite, et il se plaint d'être la bête noire des nationalistes. «I have to pay for not being a fanatic»<sup>49</sup>.

### Mœurs électorales de la Société Royale

Les papiers conservés par Lanctot nous font voir de près le fonctionnement des élections à la Section I dans la décennie 1935-1946. Pendant ses années comme Secrétaire, Lanctot est tenu à la neutralité, d'où le peu de documents qui nous restent. La Section I, qu'on appelle aujourd'hui l'Académie des Lettres et des Sciences humaines, compte durant cette période une quarantaine de membres. Les prêtres y occupent presque le tiers des sièges; les universitaires de carrière ou à temps partiel y comptent aussi pour un tiers. En 1941, deux membres sur cinq viennent de la fonction publique. Le monde politique et judiciaire, qui comptait en 1921 presque un quart des membres, ne compte plus trente ans plus tard qu'un membre sur vingt. Les écrivains et les journalistes sont ceux qui font la plus grande percée entre 1941 et 1951, passant de trois à douze membres<sup>50</sup>.

En 1935 a lieu une élection intéressante qui oppose le journaliste-romancier Jean-Charles Harvey au curé-historien Georges Robitaille. Le 20 novembre, Arthur Beaulieu, libéral dans tous les sens du terme, met en garde Lanctot contre la candidature du curé de St-Alexis-de-Montcalm: si on l'élit on se retrouvera avec 13 prêtres sur la quarantaine de membres de la Section I! Harvey, continue Beaulieu, est un candidat sérieux: «C'est probablement le meilleur de nos romanciers», même s'il a eu maille à partir avec le clergé au sujet de son

---

49. Lanctot à Grant, 27 octobre 1927 (vol. 6).

50. Ces chiffres sont tirés de l'article de Lamarche cité plus haut.

livre *Les Demi-civilisés*<sup>51</sup>. Quelques jours plus tard, le curé de St-Alexis sollicite l'appui de Lanctot; il ne croit pas devoir prendre au sérieux la menace de la candidature de Harvey. D'ailleurs, les membres de la Société ne sont-ils pas «des intellectuels de haute valeur morale» comme Thomas Chapais et Mgr Camille Roy, qui ont signé son bulletin de présentation? Ils sauront bien voter pour le meilleur candidat, souligne le curé-historien qui est à mettre la dernière main à *Montcalm et nos historiens*<sup>52</sup>. Harvey mordra la poussière et l'abbé Robitaille siègera à la Société jusqu'à sa mort en 1950<sup>53</sup>. On ne connaît pas le sentiment de Lanctot sur la candidature du curé de St-Alexis.

En 1939, Lanctot accepte bien volontiers, à la demande de Robitaille, de parrainer Jean Bruchési et l'abbé Maurault de Montréal, ainsi que Cyrille Delage de Québec. L'année sui-

51. Beauchesne à Lanctot (vol. 7). Harvey (1891-1967) est rédacteur en chef du *Soleil* de Québec depuis 1927. Il a publié en 1922 *Marcel Faure*. En 1929 il a reçu le Prix David pour *L'Homme qui va...* En 1933, il fait partie du jury du prix David. En avril 1934 il a publié *Les Demi-civilisés* condamné *illico* par l'archevêque Villeneuve. Harvey est alors destitué de son poste au *Soleil* et il passe à la fonction publique provinciale. Le 14 novembre 1935, Harvey a sollicité l'appui de Groulx pour sa candidature. Il reviendra à la charge auprès de l'abbé en novembre suivant. À l'été de 1937, Harvey flirtera avec les membres canadiens de la Troisième Internationale. En septembre il lancera *Le Jour*. Sur Harvey voir l'édition critique des *Demi-civilisés* préparée par Guildo Rousseau dans la collection «Bibliothèque du Nouveau Monde». Il existe au sein de la Société un groupe de membres autour d'Arthur Beauchesne qui s'inquiètent de la place trop grande à leurs yeux du clergé dans l'organisme. Les Papiers Arthur Beauchesne conservés au Archives nationales du Canada nous renseignent là-dessus. Beauchesne trouve ridicules les candidatures du franciscain Hugolin Lemay et de Mgr Ross, tous deux poussés d'après lui par les clercs de la Société. Beauchesne occupe une place non négligeable dans la vie bureaucratique et sociale à Ottawa: il est greffier du Sénat et considéré comme une autorité en matière de procédures parlementaires. Il est allié aux familles Painchaud (fondateur du collège de Ste-Anne-de-la Pocatière, Landry (le sénateur Philippe et son père Jean-Étienne, fondateur de la Faculté de Médecine de Laval), et aux médecins Antoine La Rue et Arthur Rousseau. Idéologiquement, il est proche du fougueux sénateur libéral Télesphore-Damien Bouchard, qui lui a ouvert les pages de *l'Union* de Saint-Hyacinthe quand il était jeune journaliste.

52. Robitaille à Lanctot, 4 décembre 1937.

53. Jean-Marie Laurence fera son éloge dans le n° 10 des *Présentations* de la Section I pour l'année 1952-1953.



vante il appuie la candidature de l'abbé Arthur Maheux, l'historien de Québec dont il partage bien des idées ainsi que son aversion pour les positions de l'abbé Groulx. Du même souffle, il appuie le dominicain Thomas M. Lamarche, directeur de la *Revue dominicaine*, essayiste, prédicateur et critique littéraire. Ils seront élus tous les deux. En 1943 il y a huit candidats sur les rangs: d'accord avec Bruchési et Mgr Maheux, Lanctot fait campagne pour Mgr Albert Tessier, Esdras Minville et Eugène L'Heureux, qui seront tous trois élus<sup>54</sup>. Deux ans plus tard, Lanctot appuie l'entrée de Fadette (madame Saint-Jacques). Chapais, pour sa part, signe avec «un très grand plaisir» le bulletin de candidature de cette «femme d'élite» et «excellent écrivain»<sup>55</sup>. Mais la candidate meurt le 18 novembre 1946. Deux jours plus tôt, Lanctot avait demandé à Gabrielle Roy de se porter candidate et l'auteur de *Bonheur d'Occasion* a accepté<sup>56</sup>. C'est lui qui va présenter la romancière à la Séance de la Section I prévue à cette fin.

Des années 1920 au milieu des années 1940, les effectifs de la Société ne s'accroissent guère. Au nombre de 39 en 1936, les membres de la Section I se retrouvent 41 en 1941. En 1936, le président Burpee propose d'augmenter à 313 le nombre total des membres, en rappelant qu'il était de 80 à la fondation en 1882. Précisons qu'en 1936, il y a 39 membres dans la Section I et 63 dans la Section II (lettres et sciences humaines anglophones). Les trois autres sections, les plus abondantes, relèvent des sciences et des mathématiques. Il est alors question de créer une catégorie de membres associés pour grossir les rangs de la Société, mais Lanctot exprime son opposition nette. La Société, selon lui, est là pour marquer des carrières consacrées

---

54. Lanctot à Bruchési, 18 décembre et Maheux à Lanctot, 6 décembre. Le sénateur Antoine Léger (1880-1950) sera élu à la même occasion car, dit l'abbé Maheux, «il faut un Acadien».

55. Chapais à Lanctot, 11 janvier 1945 (vol. 8).

56. À l'encontre de ce que clame la presse du temps et que répètent depuis les historiens de la littérature, Gabrielle Roy n'est pas la première femme élue à la Société Royale. Alice Wilson (1881-1964), paléontologue, qui a fait carrière à la Commission géologique du Canada de 1909 à 1946, a été la première femme élue à la Société en 1937. Roy est la première élue à la Section I.

et non pour encourager les jeunes talents. Pas question de la transformer en «mass meeting»<sup>57</sup>.

### Académie rivale et démissions retentissantes

En 1944, Victor Barbeau fonde l'Académie canadienne-française à Montréal<sup>58</sup>. Cet organisme se donne pour mission la défense de la langue et de la culture française au Canada. Parmi les titulaires de ses 24 fauteuils on compte des vétérans comme Lionel Groulx et Marius Barbeau — membres des deux sociétés — et le jeune Guy Frégault, qui vient de s'affirmer comme un maître-historien. Lanctot n'éprouve aucune sympathie pour le chef du groupe. En 1946, quand Victor Barbeau lance la revue *Liaison*, Lanctot ironise dans une lettre à Jean Bruchési: «Le président des présidents, Victor Barbeau, démissionnaire de la Société Royale, qui ne l'élisait pas président assez vite, tente de fonder la revue *Liaison* dont il est déjà président provisoire. Avec la présidence de sa Coopérative, de son Académie, et de son je ne sais quoi encore...»<sup>59</sup>. Rappelons que c'est dans le premier numéro de *Liaison* que Groulx publie une nécrologie passablement critique «M. Thomas Chapais» (vol. I, janvier 1947, p. 12-17). Dans ses *Mémoires*, le chanoine cherchera à minimiser le manque d'à propos de l'écrit. Lanctot ne se sent pas plus porté vers ceux qui passent pour des disciples de Groulx. Au docteur Gabriel Nadeau il écrit: «On raconte que [Frégault], fils spirituel du chanoine, est d'une telle prétention qu'il ne salue même pas ses collègues professeurs de la même faculté»<sup>60</sup>.

57. Lanctot à Burpee, 18 décembre 1936 (vol. 7).

58. Né en 1896, Victor Barbeau est co-fondateur et président de la Société des écrivains canadiens de 1937 à 1944, président-fondateur de la coopérative la Familiale, 1937-1960 et président-fondateur de l'Alliance des Coopératives de consommation en 1938; et il sera encore président du PEN Club de Montréal de 1939 à 1944.

59. Lanctot à Bruchési, 2 avril 1946 (vol. 8). Le fonds Victor Barbeau conservé aux Archives Nationales du Québec à Montréal ne nous renseigne guère sur cette affaire. Barbeau a été élu en 1940 avec entre autres l'appui de Marius Barbeau et de l'abbé Élie J. Auclair. Le 18 avril 1944, après quatre années à la Société, Victor Barbeau confirme au Secrétaire son intention de se retirer. La Section française le prie sans succès de reconsidérer sa décision.

60. Lanctot à Nadeau, 24 octobre 1946 (vol. 8).

C'est en 1947 qu'on trouve la dernière mention, mais non la moindre, de la Société Royale dans la correspondance de Lanctot. Cet été-là Marius Barbeau démissionne avec fracas du groupement savant. Anthropologue réputé tant au Canada qu'à l'étranger, connu et estimé à la fois au Canada français et au Canada anglais, pilier de la Section I et de la Société tout entière dont il a été trésorier dans les années 1920 et dont les *Mémoires* contiennent d'innombrables et copieux articles, Barbeau donne toute la publicité possible à son geste. Il s'explique même dans une lettre aux journaux. Ulcéré, Lanctot confie à son ami Robert de Roquebrune le 24 juillet 1947: [Barbeau] dénonce et condamne la qualité des travaux de la section française [de la Société Royale], ce qui est une belle audace, quand on connaît la rédaction des articles de Barbeau. Sa démission a été acceptée haut la main à l'unanimité. Car tout le monde sait que ce coup de Jarnac a trois causes: le refus de la section, faute d'argent, de publier un article illustré de Barbeau<sup>61</sup>; l'échec de la candidature de son gendre à une bourse de la Société Royale parce qu'il n'avait pas les degrés universitaires requis; et la défaite de son candidat aux élections de la Société.<sup>62</sup> La démission de Barbeau — son compagnon d'études d'Oxford avant la Grande Guerre, son voisin d'Ottawa qui l'a poussé à entrer à la Société Royale, et son collègue de la fonction publique fédérale pendant des décennies — marque la dernière des tribula-

61. Les mémoires de la Société contiennent 22 articles de Barbeau entre 1914 et 1946. Lanctot pour sa part en publie 13 entre 1929 et 1956. Ce sont les deux membres les plus prolifiques de la Section I. Lors de la remise de la médaille Pierce à Barbeau en 1950, on signale qu'en 1947, il avait déjà 660 titres d'articles dans 27 revues savantes des États-Unis, de la Grande-Bretagne et du Canada...

62. Lanctot à Roquebrune, 24 juillet 1947 (vol. 8). Marcel Rioux était alors gendre de Barbeau. L'anthropologue démissionnaire de la Société Royale ne manquera pas de débouchés pour ses publications qui trouveront asile jusque dans les collections de l'Académie canadienne française. Le nom de Barbeau n'apparaît pas dans la liste des membres de la Société Royale pour 1947 mais y reviendra par la suite. En 1950, la Société lui décerne la prestigieuse médaille Lorne Pierce.



tions de Gustave Lanctot à la Société Royale du Canada. Bientôt il prendra sa retraite d'Archiviste du Dominion pour s'enfermer dans ses travaux d'historien. Il présentera toutefois encore quelques communications à la Section I et y recevra en 1964 l'apothéose que nous avons racontée.

## Conclusion

Cette brève incursion dans la carrière et le caractère de Gustave Lanctot n'est pas dépourvue d'enseignements sur les conditions de la vie intellectuelle durant la première moitié de notre siècle<sup>63</sup>.

Lanctot appartient à ces générations de transition entre les intellectuels comme Étienne Parent et Edmond de Nevers et les universitaires et professionnels des sciences humaines qui émergent après 1940. Encore jusqu'au milieu de notre siècle, les intellectuels sont le plus souvent des membres des professions libérales (avocats, notaires, médecins), des fonctionnaires, des journalistes ou encore les membres du clergé qui consacrent veilles et loisirs à la vie de l'esprit. Ils se retrouvent à l'occasion dans des cercles ou des sociétés qui constituent autant des structures de support mutuel que des foyers de diffusion. La création de la Société Royale du Canada en 1882 a marqué une étape décisive dans le regroupement au niveau «national» dans le double sens de «canadien» et de «canadien-français» du terme. La «Section I» de la Société va constituer pendant des générations, soit jusqu'au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, le regroupement par excellence

---

63. Sur l'histoire des intellectuels on consultera le survol commode de Marcel Fournier, *L'entrée dans la modernité*, Éditions Saint-Martin, Montréal, 1986, pages 10 à 19 en particulier. Indispensable est l'inventaire de Yvan Lamonde, *L'histoire des idées au Québec 1760-1960; bibliographie des études*, Bibliothèque Nationale du Québec, Montréal 1989; 795 titres recensés. Voir aussi sa synthèse dans la *Revue d'études canadiennes/Journal of Canadian Studies* de l'automne de 1989. Bien entendu, il y a beaucoup à glaner dans les travaux de Fernand Dumont, de André J. Bélanger et de Pierre Trépanier. Sur la sociologie de la Société Royale relire les pages classiques de *The Vertical Mosaic* de John Porter et l'article de Lamarche cité plus haut.

des intellectuels du Canada français. Ce n'est qu'en 1944 qu'elle sera sérieusement concurrencée sur ce terrain par l'Académie canadienne-française, qui reflète un esprit nouveau. Dans les années 1950 et 1960 la professionnalisation des sciences humaines et la prolifération des sociétés savantes compartimenteront les chercheurs par discipline. Mais une politique généreuse d'accès, dans les années 1980, permettra à la Société Royale de garder son rôle d'instance recherchée de consécration.

L'activité de Lanctot à la Société Royale s'inscrit dans les années où l'organisme exerce un quasi-monopole et jouit d'un grand prestige. Même un nationaliste canadien-français comme Groulx ne dédaigne pas en 1918 l'honneur d'en faire partie, aux côtés de son vieil adversaire idéologique Thomas Chapais. La Société Royale des années 1925 à 1945 reste, dans sa section française, largement dominée par les avocats (parfois hommes politiques) aux aspirations intellectuelles, les fonctionnaires aux loisirs lettrés et les écrivains à la petite semaine. Le clergé y occupe un bon tiers des places. Ce petit monde est constitué de gens de bonne compagnie tel le notaire Victor Morin ou l'abbé Olivier Maurault, et il hésite à s'agréger une tête forte comme Jean-Charles Harvey. Le consensus éthico-social transcende aisément les divergences politiques (libéral/conservateur). La Société Royale du Canada, sa section française incluse, n'est pas un forum ouvert à la contestation des fondements de l'ordre régnant. Lanctot, malgré son style volontiers polémique et ses idées assez libérales, s'accommode fort bien de ce climat.

Lanctot est aussi le témoin privilégié de la montée des premières sociétés savantes chez nous. C'est à la Société historique du Canada que se déploie surtout son activité. Auteur de multiples communications et secrétaire de l'organisme, Lanctot sert bien la Société qui lui fournit d'ailleurs un banc d'essai pour ses travaux d'historien.

Car si Lanctot a pu profiter de cours d'histoire à Londres et à Paris, sa formation d'historien reste largement celle d'un

autodidacte (moins toutefois que celle d'un Chapais, d'un Groulx, d'un Bruchési ou d'un Rumilly). Cependant, il sait bien intégrer ses lectures et toute son œuvre témoigne d'un bel élargissement vers une conception plus structurale et de moins en moins événementielle de l'histoire. D'ailleurs, procureur de formation et de tempérament, Lanctot fait toujours de «l'histoire-problème» à sa façon, c'est-à-dire que dans toute histoire qu'il raconte il a une ou des causes à défendre.

Publiée sur le tard alors que le fonctionnaire retraité dispose enfin du temps nécessaire à l'élaboration des œuvres de longue haleine, la grande synthèse de Lanctot sur la Nouvelle-France, son *magnum opus*, a souffert de la date de sa publication. Traduite en anglais, largement distribuée dans les deux langues officielles du pays, elle sort au moment où l'historiographie est en plein renouvellement. Ceci explique le relatif oubli dans lequel l'œuvre et son auteur sont tombés. Oubli injuste quand on pense à l'hyper-célébration perpétuelle dont est l'objet son adversaire Lionel Groulx. Pourtant, les travaux proprement historiques du chanoine-historien ont aussi passablement vieilli... Mais par son style et son idéologie récupérée et recyclée par les néo-nationalistes, Groulx attire tellement plus que Lanctot!

La carrière de Lanctot est exemplaire de celle de bien des intellectuels depuis le milieu du 19<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu de celui-ci. Sorti du cours classique, il fait son droit. Il tourne ensuite le dos à la carrière d'avocat pour faire du journalisme. Du journal où il exerce son goût de l'écriture il passe à la fonction publique. Là, il trouve plus de stabilité et de chances d'avancement. Bien entendu, on est à une époque où les postes sont rarissimes; le talent ne suffit pas. Il faut des appuis, que Lanctot ne manque pas de trouver dans les milieux du parti libéral encore au pouvoir à l'époque. Esprit curieux et doué, Lanctot réussit à séjourner en Angleterre et en France où il élargit ses horizons sans devenir un inguérisable «retour d'Europe» comme son contemporain Marcel Dugas. De l'univers des bureaux, Lanctot maîtrise vite les arcanes, servi par





Photo prise à Ottawa au milieu des années 1940. De gauche à droite, en bas: Gustave Lanctot, alors archiviste du *Dominion* (actuel Archiviste Fédéral); Pierre Daviault, Tourigny de Montigny, Marius Barbeau; en haut: Séraphin Marion, Robert Laroque de Roquebrune, Marcel Dugas. (Gracieuseté des Archives du Centre de Recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa).

une personnalité avenante et une polyvalence peu commune. Sa position dans la Capitale de la Confédération en fait un intermédiaire de choix et c'est ainsi qu'on le retrouve secrétaire bilingue puis président de sociétés savantes. Au Canada anglais, Lanctot a noué des contacts durables et solides. Au près d'une élite intéressée au Canada français, il fait figure d'interprète voire d'interlocuteur privilégié. Il entretient aussi des contacts avec les représentants de la France au Canada; Francophile, il participera d'emblée à la croisade gaulliste.

Enfin, l'action intellectuelle de Lanctot rappelle la place importante d'Ottawa et de sa région dans la vie culturelle du Canada français. Depuis le milieu des années 1860, la capitale fédérale a attiré dans la fonction publique une élite de Canadiens français cultivés. Aux Étienne Parent et Alfred De Celles ont succédé les Léon Gérin et les Errol Bouchette. Puis sont venus les Marius Barbeau et les Gustave Lanctot. Tout au long de ces années s'est maintenu un climat de libéralisme intellectuel assez inattendu dans une communauté francophone par ailleurs traditionnelle.

A handwritten signature in black ink, reading "Pierre Savard". The script is fluid and cursive, with a long horizontal stroke at the end.